

Un fantôme ordinaire

Luc LaRochelle

Number 71, Fall 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6595ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

LaRochelle, L. (2005). Un fantôme ordinaire. *Brèves littéraires*, (71), 21–24.

LUC LAROCHELLE

Un fantasme ordinaire

Guillaume et moi avions bu de la bière, et puis du rhum, offert par la maison. Ensuite, une bouteille de blanc, pour accompagner la langouste, trop cuite. Il fallait faire durer le repas, car le bateau ne partait qu'en fin d'après-midi.

Le restaurant donnait sur la jetée. De la terrasse, où nous étions assis, on apercevait par moments les îles, quand elles n'étaient pas assaillies par l'orage. On m'avait prévenu que la saison des pluies s'attardait cette année-là. Mais rien ne m'aurait retenu : je me détestais d'avoir fait tant de mauvais choix en si peu de temps. Il fallait que je perde de vue tout ce gâchis. Madeleine l'avait compris.

Guillaume, quant à lui, profitait de l'occasion, comme il le faisait toujours. Il ratait sa vie et ne s'en souciait guère. Je l'enviais. À cinquante ans, il vivait d'une minime rente que lui versait l'armée à la suite d'une blessure qu'il avait subie alors qu'étudiant, il participait à un entraînement dans un régiment de réserve. Quand l'imprimerie où il travaillait comme comptable l'avait congédié, il avait fait chanter le patron en menaçant de dénoncer au fisc les dépenses personnelles imputées aux frais de l'entreprise. Avec la généreuse « indemnité de départ » que cette tactique lui avait value, Guillaume avait acquitté

le solde de l'hypothèque sur son appartement de Côte-des-Neiges. Il passait l'été au chalet de sa fille, trop accaparée par sa pratique médicale pour y aller régulièrement. Et le reste de l'année, il cherchait des occasions de voyage comme celle-ci. Nous avions convenu qu'il passerait quelques semaines avec moi dans l'île avant de rentrer à Montréal.

Au dessert, une bourrasque souleva la nappe et renversa nos verres. Guillaume se dirigea vers le bar pour commander d'autre rhum. Quand il revint avec les verres, je lui remarquai un air triste. Il m'avoua plus tard qu'il avait pensé à cela : la table rase que je m'apprêtais à faire. Quitte à tout renverser.

* * *

Sur le bateau, un type accoudé au bastingage, près de moi, chantait *On the rivers of Babylon*. Ses tresses mouillées valsaient au rythme de sa chanson. Les yeux fermés, il souriait quand les vagues lui éclaboussaient le visage après avoir balayé le pont jusqu'à la cabine où Guillaume s'était couché sur une banquette pour éviter de vomir. En entrant dans la baie de Grande-Isle, voyant le soleil qui se couchait derrière un trois-mâts ancré au large, je sus que de cette île, je pourrais écrire la lettre.

Madeleine,

Tu devais te douter que je t'écrirais cette lettre. Peut-être même l'attendais-tu. Et ainsi de suite, jusqu'à : Ne m'attends pas ; j'espère t'avoir assez aimée.

Claude

* * *

Pouvais-je ignorer que bien des années plus tard, j'écrirais cette autre lettre ?

Guillaume,

Quand je suis arrivé avec toi dans l'île, je n'avais plus l'âge ni la force de rien : surtout pas de refaire ma vie ou d'avoir des enfants. Et pourtant, j'ai fait tout cela : ma fille, Marie Laurence, a douze ans. Sa mère, Chloé, est morte l'an dernier ; depuis, je déteste tout de ce paradis.

Il faut que je rentre ; je ne veux pas mourir ici. Marie Laurence restera chez sa tante. Plus tard, on verra.

Du vieux bungalow de bois que toi et moi avions trouvé ensemble, au flanc de la colline qui domine la baie, Chloé a fait une maison agréable. Et une vie paisible autour de cette maison. Je te jure : avant celle de cette année, je ne me souviens pas des saisons des pluies. J'aurais voulu que tu connaisses Chloé ; tu aurais compris que ces femmes vous aiment autrement.

Le mois dernier, j'ai tout vendu : la maison, les meubles, la concession de mobylettes qui m'a fait vivre depuis quinze ans. Sa tante aura de quoi envoyer Marie Laurence étudier dans la « Métropole » (comme on dit par ici), si elle le veut. Et il me restera de quoi vivoter à ta manière...

Si tu habites encore l'appartement de Côte-des-Neiges, je te demande de m'héberger quelques semaines, le temps que je trouve à me loger. Tu me parleras des autres, de tous ceux que j'ai voulu oublier, au cas où je les rencontrerais par hasard à l'épicerie du coin.

Tu me réapprendras aussi à supporter le froid et me rappelleras comment on fait pour vieillir, chez nous.

À bientôt.

Claude

Guadeloupe, novembre 2003